

# Les ciseaux noirs



**Guéladio Sall**

# **Les ciseaux noirs**

Roman

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

**Du même auteur**

*Douce est la liberté*, les éditions du net, 2021

I

*A la mémoire de mon père Samba Babaly Sall*

– En vérité, dit le vent, je suis plus utile aux hommes. Je leur apporte les voix du monde et je les fais voyager.

– C'est vers moi cependant que se tournent leurs enfants, pour entendre ce que disent ces voix, ces voyages, répond le temps.

# Chapitre 1

Ce matin-là, Mamy Ndiaye se leva avec l'idée de ranger sa chambre ! Ce n'était pour elle qu'immense plaisir, ranger sa chambre. Car elle ne pouvait le faire tous les matins. C'était toujours sa tante Déthié qui s'en occupait. On disait qu'elle la gâtait un peu trop tante Déthié ! Qu'à vingt-trois ans, Mamy pouvait bien s'occuper seule de ses choses-là non ? Mais tante Déthié, qui allait dans ses quarante-cinq ans, ne lui en laissait guère le temps. Elle était la première à profiter de l'absence de sa nièce, même la plus brève, pour pénétrer dans la chambre. Elle secouait d'abord le rideau, donnait ensuite des coups de poing aux coussins et oreillers, puis retirait les draps pour les battre et dépoussiérer le lit avec énergie. Et avant que Mamy ne sorte de sa douche, la chambre était propre comme si personne n'y avait dormi. Seulement, avant d'aller au lit ce soir-là, Mamy Ndiaye s'était couchée avec l'idée que Déthié ne l'aurait pas cette fois-ci. Elle voulait pour une fois lui épargner cette corvée.

Avant d'aller se réfugier dans les toilettes, elle se jetterait sur ses affaires. Pourvu que Déthié n'ouvre pas la porte avant qu'elle n'ait terminé. Elle voulait voir la tête que ferait cette dernière en découvrant que sa nièce l'avait devancée dans sa tâche matinale. Elle pouvait imaginer dès lors son sourire légèrement agacé et ce fut pour elle source de motivation. Elle secoua la tête de gauche à droite, se demandant par où commencer. Elle n'avait décidément plus l'habitude de ces choses-là ! Du moins l'avait-elle perdu depuis qu'elle s'était inscrite au centre social où elle suivait des cours de couture. C'était une délicieuse fille de teint noir et d'une taille relativement élancée. On disait qu'elle ressemblait à Déthié, mais celle-

ci avait la peau claire de ses origines peules. Aux traits un peu plus fins, les cheveux lui arrivaient à la nuque. Mamy était plus forte que sa tante devenue un peu frêle avec l'âge. Elle avait des yeux clairs et des joues creuses. Sa tante avait le visage rond et une fossette qui s'ouvrait sur le bas de la joue gauche lorsqu'elle souriait.

La jeune femme s'étira et bâilla en enfilant un tee-shirt bleu posé n'importe comment sur le lit défait. Elle retira le drap, marcha jusqu'à la fenêtre qu'elle ouvrit. Il faisait un beau petit matin dans Pikine. Un matin à marcher dans les rues de la cité Icotaf. Respirer cette odeur de pain grillé qui montait de la lointaine boulangerie Ali Yacine. Mais Mamy ne voulait pas si tôt perdre son pari. Déthié n'allait sûrement pas tarder à monter. Elle connaissait les habitudes de sa nièce et savait avec une incroyable exactitude le moment où elle allait prendre sa douche, lorsque l'eau du robinet savait encore garder les fraîcheurs d'une nuit qui ne s'était pas complètement dissipée. Elle disait que c'était bon pour la peau. C'est ce qu'on lui avait appris au centre social. Elle se tourna vers le lit, se demanda un instant s'il fallait déjà secouer les oreillers ou continuer par balayer le sol. Elle resta silencieuse un moment et finit par sortir de son armoire un torchon. Elle se tourna vers la chaîne stéréo qu'elle se mit à astiquer. Cela lui fit du bien. Tout de suite son visage rayonna. Ah, si seulement Déthié pouvait entrer à cet instant et la regarder ainsi affairée à rendre brillant ce qui avait cessé de l'être !

La chambre était propre, les affaires rangées et le lit refait. Mamy Ndiaye se mit à admirer son œuvre depuis la fenêtre. Un petit vent caressa ses cheveux et elle eut l'impression que son visage se reflétait sur le couvercle de la minichaine. Elle pouvait presque voir sa figure qui y rayonnait, cela la rendit fière. Elle resta encore un moment près de la fenêtre, rêvant à ce qu'elle pouvait faire de sa journée. Peut-être irait elle flâner dans les rues de la ville, marcher le long de la voie ferrée ou monter le Tally Icotaf, rebaptisé avenue Malick Sy et aller jusqu'à Thiaroye discuter avec les vendeurs à la sauvette et autres marchands ambulants. Mamy avait beaucoup d'admiration et de respect pour ces jeunes hommes et jeunes femmes de

la banlieue, soutiens de familles pour la plupart, qui voulaient rester dignes et indépendants en se battant à la sueur de leur front.

Elle commençait à entendre la corne du train qui passait, les premières voix grelottantes des apprentis cars-rapides qui clamaient leurs destinations depuis l'entrée de « Bountou Pikine », la porte de la ville. Dehors tout s'éveillait. Déthié n'allait pas tarder à monter. Elle se dépêcha, ramassa le torchon qui traînait et ouvrit l'armoire pour l'y jeter. En refermant le battant, le regard de la jeune femme tomba sur une paire de ciseaux coincée entre deux robes qu'elle avait jetées avec négligence sur une étagère. Elle se saisit de l'instrument et l'observa attentivement en reculant. Son expression changea aussitôt. Un voile de tristesse couvrit son visage. Ce n'était pas la première fois que Mamy Ndiaye voyait cette paire de ciseaux, mais au fil du temps elle l'avait oubliée dans le désordre de ses affaires. Elle se souvenait que jadis elle s'en était servie pour raccommoder ses vêtements lorsqu'ils étaient usés et que la crise ne lui permettait pas de s'en offrir de nouveaux. C'était une vieille paire de ciseaux aux lames larges qui luisaient sous la lumière du jour, avec deux manches noires au travers desquelles elle glissa le majeur et le pouce de sa main droite. Un bref tremblement la saisit. Elle s'assit sur le bord du lit et ferma les yeux. Elle plongea comme dans une sorte de contemplation que pourtant rien ne fit paraître sur son visage fermé. Elle revit celui de sa mère, Penda Sarr la femme aux doigts de fée, la fille des fleuves du nord comme on la surnommait, née dans le Fouta et montée jusqu'à Pikine la rude pour ouvrir le premier centre de couture de la ville. On disait qu'elle était la première femme à exercer le métier d'assistante sociale dans toute l'Afrique de l'ouest. A l'époque, ce métier était encore de l'art et inspirait beaucoup le respect. Mamy soudain se sentit envahie d'une profonde nostalgie qui se propagea dans tout son être. Elle serra l'instrument contre sa poitrine, seul souvenir qui lui restait d'une mère qu'elle n'avait que peu connue et qui un jour, elle était alors trop petite, était partie. Elle n'avait plus revu Penda Sarr, la fille des fleuves du nord aux doigts de fée.

Un matin, il y a longtemps, une fillette s'était mise à une petite fenêtre et avait regardé une femme s'éloigner de la maison. Elle avait alors couru les escaliers, était descendue au salon et avait vu tante Déthié pleurer. Penda Sarr ne vint jamais les consoler.

Tandis qu'elle serrait encore contre elle la paire de ciseaux, Mamy se demandait ce qui pouvait bien pousser une personne à franchir la porte d'une maison sans se retourner. Elle déposa l'instrument sur la table de la minichaine et regarda à travers la fenêtre ce vent qui lui avait soufflé de se retourner pour que le matin lui caresse le visage. Elle entendit des pas derrière la porte : ça ne pouvait être que tante Déthié ! Rapidement, Mamy saisit la paire de ciseaux qu'elle jeta dans l'armoire et poussa d'un bref coup de pied le battant. Elle quitta prestement la pièce et se refugia dans la salle de bains.

Déthié ouvrit la porte de la chambre sans frapper. Elle resta un moment à l'embrasure, scruta longuement la pièce sans avancer d'un seul pas. Depuis les toilettes, Mamy se pencha sur le trou de la serrure pour épier sa tante. Elle ne vit rien et n'entendit que le bruissement de la porte que poussa tout doucement cette dernière avant de redescendre les escaliers.

Déthié Sarr avait profité de la douche de Mamy Ndiaye pour mettre un peu d'ordre dans le vaste salon de la petite maison. Elle tira les rideaux en chantonnant une vieille aire qu'elle avait entendue à la radio. Elle dormait souvent la radio allumée tout près des oreilles. Habitude qu'elle avait prise toute jeune, lorsqu'elle avait peur la nuit et qui s'était accentuée avec son divorce. Elle avait été mariée tante Déthié, même si cela s'oubliait souvent. A l'époque, c'était une très belle femme, très courtisée. Elle avait été la première à se marier que sa sœur Penda Sarr. Parce que Penda s'occupait exclusivement de son centre social, elle avait laissé peu de place aux hommes dans sa vie. Ceux qui passaient alors remarquaient plus souvent la beauté de Déthié, son charme discret et cette délicieuse timidité feinte qui ne faisait qu'aiguiser leur désir. Penda n'avait que trop rarement le temps de se montrer et ce n'était souvent que de brèves apparitions pour dire bonjour aux courtisans avant de sauter

dans la premier car-rapide pour aller au travail. Et ce fut ainsi que Déthié Sarr, l'espiègle petite sœur, fit la connaissance d'un charmant garçon qui tout de suite devint son époux. Penda Sarr ne se maria que trois ans plus tard, avec le père de Mamy Ndiaye. Mais son ménage dura jusqu'au décès de son époux. Déthié prétendait que ce n'était ni la distance, ni la rudesse d'une vie dans un foyer polygame qui la rebutaient à suivre son homme jusqu'en Mauritanie. Personne jamais ne l'entendit sur les vraies raisons de son renoncement au bonheur. Seule Penda Sarr comprit que sa sœur ne voulait guère l'abandonner, unique parente qu'il lui restait. Ce fut là objet de plusieurs disputes entre elle et son jeune mari qui, désespérant la ramener à de meilleurs sentiments, se résolut à se séparer d'elle. Tante Déthié ne chercha pas à retenir cet éphémère époux qui rentra tranquillement à Nouakchott. Penda Sarr ne pardonna pas à sa sœur de sacrifier ainsi son bonheur. Elle lui prédit qu'elle ne retrouverait pas si vite un nouvel homme dans sa vie. Elle n'eut pas complètement tort. Déthié ne se remaria pas, bien qu'elle ne manquât point de sollicitations. Son mariage, si bref qu'il fut et presque douloureux, n'altéra que fort peu sa beauté.

Elle chantonna encore un peu, rêveuse devant les rideaux de la fenêtre que l'air matinal secouait. Un bref sourire de temps à autre parcourait sa ronde figure, une petite fossette creusait le bas de sa joue droite. Elle marcha encore un peu dans le salon, cherchant du regard à débusquer le moindre bout de papier qui trainait ou l'entêtante particule de poussière qui lui sauterait aux yeux. Elle s'assura que le mobilier était brillant et que chaque chose encore était à sa place. Déthié chérissait l'ordre aussi bien dans sa vie qu'alentour. A la fin de son inspection, elle tira une chaise et s'y assit. Elle sortit de la poche de sa courte robe qui lui serrait un peu les hanches une cigarette qu'elle porta à la bouche. Elle renifla, se gratta furtivement le nez, une grimace au visage et ramassa sur la table basse un briquet. Les yeux mi-clos, le corps entier offert à la caresse du matin dans ce salon que peu à peu emplissait la lumière, elle fuma. Elle était belle, pleine et mystérieuse dans sa posture de femme moderne qui faisait presque oublier les âges. Au bout d'un instant, elle

entendit du bruit, écrasa rapidement le mégot de cigarette dans un cendrier et chassa du revers de la main les volutes. Elle se retourna et vit avec soulagement sa nièce avancer. Elle lui sourit.

Mamy Ndiaye portait une robe rouge. Ce n'était pas la première fois que Déthié la voyait ainsi vêtue, mais à chaque fois cela lui faisait le même effet. C'était une petite robe sans manches qui lui arrivait jusqu'aux genoux sans rien révéler de vulgaire. Déthié avait l'impression qu'elle ne lui allait plus très bien, qu'elle rétrécissait et était légèrement élimée, mais elle savait parfaitement que Mamy Ndiaye ne s'en débarrasserait pas de sitôt. Sa nièce gardait toujours très précieusement les choses qu'elle lui offrait, même celles qui ne servaient plus à grand-chose. La jeune femme avança vers elle. Déthié la regarda d'un air moqueur et lui tendit une joue rieuse. Mamy l'embrassa et se mit face à elle dans un des fauteuils. Elle croisa les jambes.

– Tu n'étais pas obligée de te donner tant de peine, parla Déthié, ça me fait du bien de ranger tes affaires.

– Je suis une grande fille Déthié-Mamy appelait souvent sa tante par son prénom-Et puis tu ne peux pas monter les escaliers tous les matins.

– Je sais, reprit Déthié, mais n'oublie pas, tu es une princesse. Une vraie ! N'oublie jamais.

Mamy Ndiaye promena son regard dans le salon comme si sa tante parlait à une autre.

– Je ne te mens pas, continua Déthié Sarr, tu es une vraie princesse, issue d'une grande famille de soufalgé qui a marqué l'histoire du Fouta. Tu peux interroger n'importe quel griot de l'Afrique de l'ouest. Tu sauras que tu n'es pas qu'une fille de la ville. Une personne comme toi devrait toujours chercher à connaître ses racines.

– Je sais où sont mes racines, répliqua Mamy Ndiaye, elles sont en toi et je les vois tous les jours.

– Tu ne devrais pas te contenter de si peu. L'Afrique est riche de ton histoire.

– Mais alors toi ? lança Mamy Ndiaye avec une fougue soudaine qui surprit Déthié. Mais alors ma mère ? Vous êtes de reines ?

– Ta maman est une reine !

Mamy ne put ignorer l'émotion qui pointa dans la voix de Déthié Sarr. C'était toujours la même lorsqu'elles évoquaient Penda Sarr. Ce trouble, cette lueur de mélancolie, cet éclat douloureux qui assombrissait son regard. Mamy lui prit alors la main. Déthié faillit aussitôt la retirer, honteuse qu'elle puisse sentir sur elle l'odeur de la cigarette. Elle n'en fit rien cependant. Mamy savait qu'elle fumait.

– J'ai trouvé une paire de ciseaux dans mes affaires, annonça-t-elle doucement. Elle appartenait à ma mère !

Déthié leva sur elle un regard dans lequel elle ne sut dire si elle devait lire de la surprise. Le silence pesa un moment entre les deux femmes, seulement troublé par le murmure du vent sur les rideaux de la fenêtre. Toutes deux, si proches et main dans la main, furent comme secouées par le même souvenir d'un passé qu'elles voudraient mais ne pouvaient oublier. Mamy enfin baissa le regard de peur qu'à force de l'observer ainsi, tante Déthié voie le visage de Penda Sarr. Elle en pleurerait.

– Ta mère est une reine, murmura à nouveau Déthié.

Mamy ne fut guère troublée qu'elle continua de parler de sa sœur comme si celle-ci était encore présente. Elle n'avait jamais su s'il fallait évoquer au passé une personne partie sans que l'on soit certain de sa mort. Quel temps donc peut conjuguer l'absence lorsqu'il n'y a pas d'espoir de retour ?

– Elle est partie lorsque tu étais encore toute petite, reprit Déthié, elle est partie sans raison.

– Mais tu étais là toi ! Je t'ai toi, parla la jeune femme d'une voix étranglée.

Tante Déthié se retint de pleurer.

Mamy monta dans sa chambre. Déthié était sortie rendre visite à des amies. A son retour, elle interrompit ses loisirs pour lui apprendre qu'elle avait invité à dîner un griot qui pourrait leur raconter